

Vial Eric et Pernet François
EA 7392 laboratoire AGORA
Paris-Seine Université//Université de Cergy-Pontoise
F-95011
eric.vial@u-cergy.fr, francois.pernet@u-cergy.fr

Conclure ou poursuivre ?

Résumé.— Parmi tous les thèmes développés dans cette journée d'étude sur le piège dans l'Histoire, trois ressortent et qui tournent autour de la morale, du discours et de l'efficacité, éléments fortement imbriqués. La morale condamne le piège surtout quand il suppose la trahison, mais cette condamnation morale est souvent d'autant plus véhémente qu'elle porte sur ce que celui qui condamne pratique aussi de son côté, la perfidie n'étant jamais que la ruse des « autres ». Le discours est constitutif du piège ou le réécrit, le camouflant, le légitimant selon les besoins ; le piège peut en effet être raconté de mille façons, assez éloignées de la réalité des faits. Le piège renvoie aussi à l'efficacité de la parole sur le réel, ne serait-ce que par le brouillage des pistes : le discours a en effet des effets concrets, un piège peut tenir tout entier dans une rumeur, que ceux qu'elle vise ne peuvent ni laisser se développer ni combattre car cela même lui donnerait de la consistance, ou tout au moins de l'ampleur.

Mots clés.— Piège, ruse, morale et piège, discours sur le piège, discours sur la ruse, efficacité du piège, efficacité de la ruse, trahison, perfidie, Philippe Wolf, Cédric Francille, Emilie Certain, Florian Coppée, Alexandre Ruelle, Véronique Grandpierre, Roch Legault, Guillaume Lasconjarias, Sabine Lefebvre, Jenny Raflik-Grenouilleau, François Pernet, Eric Vial, *Les Cahiers d'AGORA*

Conclude or keep on going?

Abstract.— Among all the themes developed in this colloquium about « The trap in History », three themes stand out about morals, discourse and efficiency, three elements strongly intertwined. Morals condemns the trap especially when it implies treason, but this moral condemnation is often all the more vehement because it concerns as well what the one who condemns also practices on one's side, perfidy being only the ruse of the "others". The discourse constitutes the trap or rewrites it, camouflaging it, legitimizing it according to needs; the trap can indeed be told in a thousand ways, quite far from the reality of the facts. The trap also refers to the effectiveness of speech on reality, if

only by the muddling of the tracks: speech has concrete effects, a trap can hold entirely in a rumour, that those it targets can neither let develop nor fight because that even would give it consistency, or at least breadth.

Keywords.— War, trap, ruse, moral and trap, talks about trap, talks about trick, trap effectiveness, trick effectiveness, treason, treachery, Philippe Wolf, Cédric Francille, Emilie Certain, Florian Coppée, Alexandre Ruelle, Véronique Grandpierre, Roch Legault, Guillaume Lasconjarias, Sabine Lefebvre, Jenny Raflik-Grenouilleau, François Pernot, Eric Vial, *Les Cahiers d'AGORA*

Tirer des conclusions au terme d'une série de communications aussi riches, aussi variées, couvrant un laps de temps aussi long, et auxquelles s'associe le souvenir des discussions de la journée d'études dont elles sont issues, relève de la gageure, et peut-être du piège, même si nous ne chercherons pas ici à démonter le mécanisme proprement universitaire de celui-ci, d'autant que Philippe Wolf nous a prévenus de ce qu'il ne faut jamais avouer les pièges, ce qui s'applique aussi bien à celui qui les tend qu'à ceux qui y tombent. Il est certes tentant pour ces derniers de chercher à se venger en coupant les cheveux en quatre, moyen efficace pour chercher des poux dans la tête d'autrui. Sous prétexte de chercher la petite bête, ou des animaux de plus grande taille, il serait ainsi possible de faire remonter le sujet bien au-delà du cheval mis en avant dans l'introduction et, animal pour animal, d'évoquer certain serpent dans certaine histoire de pomme (!) et de façon générale, d'ailleurs, la place des animaux dans les ruses et stratagèmes dans l'Antiquité, depuis le roi perse Cambyse II assiégeant Péluse, dans le delta du Nil et faisant attacher sur le bouclier de ses soldats des chats vivants, animaux sacrés auquel les Egyptiens ne pouvaient en aucun cas faire de mal, jusqu'à Hannibal faisant lancer sur les navires ennemis, lors d'une bataille navale contre Pergame, des pots de terre contenant des serpents venimeux. Ou, dans un tout autre ordre d'idées et pour une tout autre période, de souligner les spécificité des feues brigades rouges italiennes, leur hostilité frontale aux représentants acceptés du monde ouvrier, mais aussi leur capacité à capter et neutraliser une partie de l'opinion qui disait ne vouloir être ni avec elles ni avec l'Etat, cette fois en contrepoint ou dans le prolongement de la communication de Jenny Raflik-Grenouilleau. Dans le fond, de tels rajouts dans une conclusion ne feraient que confirmer la richesse du sujet, et manifester l'envie d'aller plus loin à partir de ce qui a été proposé. On obtiendrait d'ailleurs un résultat semblable en suggérant d'envisager d'autres pièges, au-delà de ceux, animaliers, déjà évoqués, et ce depuis l'opération *Fortitude* qui poussa l'occupant à croire à un débarquement dans le Pas-de-Calais en 1944, y compris alors que celui de Normandie avait déjà commencé, jusqu'aux règles chinoises de l'art de la guerre, ou depuis la cuvette de Dien Bien Phu, piège construit par erreur par les chefs mêmes de ceux qui en furent les victimes, et jusqu'à la « bleuite » qui fit que le FLN algérien soupçonna certaines de ses troupes de double jeu, et les liquida : chacun peut rajouter des cas, des éléments, des pistes, en fonction de sa spécialité ou de ses souvenirs.

Il n'en reste pas moins que, peut-être parce qu'elles concernent un champ considérable dans le temps et dans l'espace (quelque quatre millénaires et autant de continents si cette

notion n'a pas quelque peu perdu de son sens à l'heure du cyberspace), les communications proposées offrent un cadre, où chacun pourra puiser des idées, des parallèles, des questionnements exportables dans son propre champ de recherche, malgré les distances. Dans la profusion des thèmes potentiels, peut-être peut-on ici faire ressortir trois aspects, sans doute les plus évidents, et qui tournent autour de la morale, du discours et de l'efficacité, éléments en réalité fortement concaténés.

La morale, d'abord, dont il a été dit qu'elle condamne le piège surtout quand il suppose la trahison, laquelle est fatalement celle des proches tant on n'est jamais trahi que par les siens comme le rappelle en particulier Sabine Lefebvre avec le rôle de préfets du prétoire dans des complots contre des empereurs romains. Mais la condamnation morale semble d'autant plus véhémente qu'elle porte sur ce que celui qui condamne pratique aussi de son côté, la perfidie n'étant jamais que la ruse des autres, comme on le voit avec les commentaires de César s'indignant des perfidies des Gaulois et se vantant de ses propres ruses – et Guillaume Lasconjarias a rappelé incidemment que cela n'a sans doute guère changé et que les États pratiquent très volontiers eux-mêmes ce qu'ils vilipendent chez d'autres. La condamnation pourrait aussi être d'autant plus véhémente que celui qui condamne n'a pas lui-même une excellente réputation en la matière, le cas des jésuites d'autrefois (car leur réputation a remarquablement changé depuis la seconde moitié du XX^e siècle) étant emblématique. Et peut-être d'autant plus véhémente, enfin, que le réprouvé est lointain et symbolique, d'où la distinction artificielle ou artificieuse entre l'« art de la guerre » supposé pratiqué en Occident et celui prétendu connu dans un Orient forcément « pervers et mystérieux », Orient auquel on pourra facilement ajouter le monde méditerranéen, avec des héritages fort anciens, lointains souvenirs d'une exaltation de la force guerrière posée en modèle moral, au-dessus de tout autre moyen et de toute autre activité, avec par exemple les regards méprisants du Nord de la France vers le Sud, au Moyen Âge, sur le thème *Franci ad bella, provinciali ad victuala*, dont l'on a retrouvé des échos jusque voici à peine plus un siècle, dans les premiers mois de la Grande Guerre. On notera cependant une claire évolution, au moins en partie avec le passage à l'époque moderne, voire un retournement, pointé par Roch Legault, quand se faire surprendre, être victime de la ruse, devient l'ultime condamnation, même si piégeur et piégé peuvent avoir alors le même intérêt à échapper à l'opprobre, et à faire passer un débarquement surprise pour une bataille en bonne et due forme dans les plaines d'Abraham. Ceci en attendant que les valeurs continuent d'évoluer et

qu'Ulysse « fertile en expédients » devienne plus populaire qu'Achille ou Hector même si les représentations anciennes ont eu longtemps la vie dure, comme en témoignait Clausewitz reléguant la ruse dans un passé jugé révolu.

Avec la bataille des plaines d'Abraham en 1759, on est déjà dans **le discours**, constitutif du piège ou le réécrivant, le camouflant, le légitimant selon les besoins. Le piège peut en effet être raconté de mille façons, assez éloignées de la réalité des faits, et Véronique Grandpierre montre que les jeux d'escamotage ou de réécriture n'ont rien de récent. On peut par ailleurs mettre en lumière des normes du récit, et on retrouve ici Sabine Lefebvre montrant la mise en scène de personnages dans des rôles prédéfinis : le mauvais prince condamné d'office par les abus détaillés durant quelques paragraphes avant qu'apparaisse le complot, mais qui est peut-être tout simplement celui qui est en conflit avec la classe sénatoriale au sein de laquelle ont été produits les textes, mais aussi, et ensuite, le bras armé, l'exécutant, qui ne sera pas bénéficiaire de l'opération et ne fait que tirer les marrons du feu pour un autrui qui est très probablement le Sénat, mais que le récit se garde bien de faire apparaître. D'autres récits peuvent aussi tout simplement travestir les événements et faire passer une défaite, ou un combat au résultat indécidable, pour une victoire mémorable, de nature purement médiatique, que ce soit par la grâce du pinceau et du calame ou par celle des médias d'aujourd'hui, depuis encore une fois la bataille de Kadesh présentée par Véronique Grandpierre jusqu'à l'art de présenter les résultats de ses propres opérations tel qu'il a été pratiqué par le Hezbollah comme le rappelle Jenny Raflik-Grenouilleau. Le discours devient un piège tendu aux contemporains puis à la postérité. Il peut aussi, bien entendu, avoir une fonction de légitimation ou de délégitimation de pièges ne disant par leur nom, comme le montre Émilie Certain à propos des internautes iraniens, entre attitudes destinées à égarer les autorités (anonymat, pseudonymes, identités multiples...) et traquenards montés par ces dernières (faux sites pour identifier les opposants...) : c'est aussi un moyen de dénégation, d'ostentation de normalité escamotant des méthodes qui pourraient poser problème (ce qui implique d'ailleurs de part et d'autre une intéressante perméabilité aux points de vue adverse, mais c'est là une autre question)...

On se rapproche ainsi de **l'efficacité pratique du discours** : durant les discussions, l'ombre du *linguistic turn* a plané un instant, pour être condamnée, mais de toute façon il n'était en aucun cas question de pures représentation étudiées pour elles-mêmes parce qu'on n'aurait su aller plus loin. Le piège renvoie au contraire à l'efficacité de la parole sur le réel,

ne serait-ce que par le brouillage des pistes. Le discours a des effets concrets. Alexandre Ruelle évoque celui de Richelieu induisant la Maison de Savoie à attaquer Gênes, certes avec le concours de la France mais sans que les troupes de cette dernière avancent, le but réel étant de créer un abcès de fixation qui est favorable aux affaires du cardinal sur un autre front, mais dont la stagnation ne fait en aucune façon celles de son alliée, qui a bel et bien été trompée ; ceci même si un second discours, celui contenu dans les *Mémoires* de ce même cardinal, a pour objectif de justifier l'opération, et ceci même s'il s'agit d'un cas particulier où le piège est tendu à un allié et non à l'ennemi : en règle générale, c'est ce dernier qui est visé, et que l'on cherche à amener à faire ce que l'on veut qu'il fasse, à commettre l'erreur que l'on souhaite le voir commettre, ceci en particulier, comme le rappelle de nouveau Guillaume Lasconjarias, dans les conflits larvés qui sont un des aspects de la complexité des guerres modernes. L'efficacité des mots se retrouve quand Florian Coppée se penche sur un faux complot napoléonien, parfaitement imaginaire, mais qui suffit à mettre en ébullition les monarchistes revenus au pouvoir, et à leur créer de réelles difficultés. Et de fait, un piège peut tenir tout entier dans une rumeur, que ceux qu'elle vise ne peuvent ni laisser se développer ni combattre car cela même lui donnerait de la consistance, ou tout au moins de l'ampleur ; Cédric Francille le montre à propos de l'affaire Markovitch et des bruits absurdes concernant la vie privée de Georges Pompidou et de son épouse, après son départ de Matignon, et supposés devoir lui barrer la route de la succession du général de Gaulle. Enfin, Jenny Raflik-Grenouilleau inverse en quelque sorte la proposition selon laquelle « dire c'est faire », qui se vérifiait dans les cas précédents, en montrant qu'en matière de terrorisme, d'une certaine façon « faire c'est dire », car c'est envoyer un message qui a pour but à la fois de terroriser et de recruter, d'une part tout en piégeant l'opinion, parce qu'il n'est pas possible de ne pas se faire l'écho des actes commis, ce que souhaitent leurs auteurs, et d'autre part – heureusement avec moins d'efficacité – en redoublant ce piège par une double provocation supposée créer des affrontements, donc de nouveau aider les terroristes à recruter, provocation en direction des autorités éventuellement tentées par des lois d'exception, et du côté de fractions de l'opinion radicalisant alors sinon leur attitude du moins leurs propos.

La cohérence de ces quatre-mille ans d'Histoire risque fort de ne pas se démentir à l'avenir, avec de nouveaux liens entre piège et discours *lato sensu*, à l'heure du numérique, comme l'indique Philippe Wolf, et des messages sans doute d'une autre nature mais aux effets très constatables quand une entreprise peut perdre ainsi sept milliards en sept minutes. Tout se

complique quand ne vole plus matériellement mais que l'on recopie, quand on ne peut plus faire confiance à un code que l'on n'a pas rédigé entièrement ce qui est rare, pour le moins, quand on ne peut pas savoir si tel programme est ou n'est pas viral, et quand sept cent millions de codes malveillants sont en circulation : le passage du cheval de Troie d'Ulysse aux chevaux de Troie électroniques ouvre ainsi des perspectives vertigineuses. Mais il ouvre aussi des champs considérables à la réflexion, et à ses applications. À une échelle très réduite, celle à laquelle nous pouvons espérer avoir une action en tant qu'individus, la journée d'études qui a été organisée et la présente publication peuvent s'inscrire dans une dynamique déjà enclenchée avec tout particulièrement une autre journée, organisée celle-ci en février 2016 au château de La Roche-Guyon et publiée en 2017 sous la direction de François Pernot et Éric Vial aux éditions de l'Œil, sous le titre « *Services* », *renseignements*, « *grandes oreilles* » de l'Antiquité au XXI^e siècle : *légendes et réalités*. On ne peut qu'espérer que cette dynamique se poursuive dans le cadre de Paris-Seine Université//Université de Cergy-Pontoise où les questions de sécurité figurent en bonne place parmi les axes structurants des projets de l'établissement. Reste à ce que l'apport potentiel des Sciences humaines et des Humanités puisse être associé au discours parfois inconsciemment monopolistique des Sciences et techniques, association qui existe d'ailleurs déjà chez certains interlocuteurs privilégiés comme l'Institut de Recherche Criminelle de la Gendarmerie Nationale, installé à Pontoise et partenaire privilégié désormais de Paris-Seine Université. Mais c'est là une autre histoire, dont on peut simplement espérer ici qu'elle ne s'avèrera pas trop riche en pièges...